

Auguste Morier venait d'entrer, élégant comme toujours, mais pâle et le sourire amer, cherchant des yeux Pauline Frémont.

Il l'aperçut qui valsait au bras d'un jeune homme de ses connaissances. Il attendit.

Quand elle eut repris sa place, son éventail à la main, il s'approcha d'elle avec gravité, lui offrit son bras et l'entraîna à l'écart.

— Pauline, dit-il, avec un léger tremblement dans la voix, je vous ai vue danser tout à l'heure avec ce jeune homme.

— Eh bien?

— Je n'aime pas que vous dansiez avec lui.

— Comment! est-ce vous qui me parlez ainsi, Auguste?

— Oui, moi! et veuillez croire que c'est sérieusement.

— Allons donc, deviendriez-vous jaloux par hasard? Il ne manquerait plus que cela.

Y avait-il une intention maligne dans cette partie de la phrase? Non peut-être; mais Auguste crut y démêler quelque chose de froissant. Il se sentit le cœur serré, comme dans un étau, et devint cruel:

— Jaloux! dit-il, j'en ai peut-être le droit. En tout cas, je vous défends de jamais danser avec ce jeune homme, entendez-vous?

— Ah! mais, c'est intolérable, s'écria la jeune fille; que veut dire cette chicane d'Allemand? Je ne vous reconnais plus. Ce jeune homme m'a invitée pour la prochaine mazurka; j'ai accepté son invitation, et vous n'avez rien à y voir que je sache.

— Pauline, prenez garde! fit Auguste Morier, moitié surpris, moitié menaçant.

La jeune fille le toisa, révoltée.

En ce moment l'orchestre faisait entendre les premières notes d'une mazurka en vogue. Pauline regardait son fiancé en face.

— Au moins attendez, lui décocha-t-elle comme une flèche de Parthe, que vous soyez mon mari pour me tyranniser de la sorte.

Et, froidement hautaine, elle prit le bras du cavalier venu pour réclamer la mazurka promise.

Cette allusion cuisante à leur mariage indéfiniment retardé frappa le malheureux Auguste comme un coup de poignard en pleine poitrine. Il oublia qu'il avait accepté une mission d'abnégation presque surhumaine. Il prit son rôle au tragique; et pâle comme un spectre, il regarda s'éloigner celle qu'il aimait tant, avec le regard implacable d'un justicier. La vie lui était trop mauvaise, à la fin, il se sentait devenir méchant à son tour.

Pauline ne fit qu'un tour de ronde au bras de son danseur. En passant près d'Auguste, elle lui jeta un coup d'œil, et le vit si hagard, si livide qu'elle en eût pitié. Après un mot d'excuse à son danseur, elle retourna à son amoureux, et lui prenant la main:

— Auguste, dit-elle toute tremblante, pardonne-moi, j'ai eu tort.

Auguste Morier ne répondit pas. Il prit cette main qui pressait la sienne; et rapidement, avec dextérité, sans un regard, sans un mot, il fit glisser du doigt de la jeune fille l'anneau de fiançailles qu'il lui avait donné jadis, oh! une bien modeste petite bague, qui roula en fragments sur le parquet, brisée sous la pression nerveuse d'Auguste dont l'émotion décaplait la force.

— Auguste! Auguste! que fais-tu là? s'écria Pauline, hors d'elle-même.

— Vous êtes libre, mademoiselle Frémont, répondit Auguste, et moi aussi; adieu!

Et l'infortuné s'élança dans l'escalier qui conduisait au vestiaire.

Un instant après, un bruit de voix et de piétinements se faisait entendre dans cette direction.

— Qu'est-ce donc? fit quelqu'un.

— Oh! peu de chose, un jeune homme qu'on emporte; un simple évanouissement.

Pauline avait disparu.

...

Il existe, dans les environs de Québec, si pittoresques en général, un endroit tout particulièrement attrayant par son étrange aspect et sa sauvage beauté. Cet endroit, aimé des peintres et recherché par les touristes, se nomme dans le langage du pays les "Marches Naturelles".

Il est situé sur les bords de la rivière Montmorency, à quelques ar-

pents au-dessus de la cataracte célèbre du même nom, une des plus belles de l'Amérique. Là, en plein bois et dans un encadrement de collines abruptes et solitaires, la rivière, resserrée et encaissée entre deux pans de roches verticales, se fait torrent, et roule, au galop, noire, tumultueuse et profonde, avec des clameurs vagues et de vertigineuses attirances,

Mais ce qui fait surtout l'étrangeté du lieu, ce sont les très curieuses assises des rochers environnants, qui s'étagent et se superposent par degrés avec une régularité qui fait songer à je ne sais quels vestiges de travaux cyclopéens, débris des civilisations disparues. Scène d'élégantes promenades, rendez-vous de radieuses réunions. Que d'éclats de gaieté, que de conversations pétillantes, que de chansons et de détonations joyeuses les échos de ces bois n'ont-ils pas répétés! Que de serments d'amour même n'ont-ils pas été les discrets confidentiels!...

La saison printanière était revenue, et le pauvre Auguste Morier, après deux mois de fièvre et d'affaiblissement nerveux, était entré en pleine convalescence.

Je l'avais visité souvent durant sa maladie. Un jour je le trouvai en toilette de rue, son chapeau à la main.

— Tu sors? lui demandais-je.

Oui, il y a des dames de Montréal en visite ici; on leur donne un pique-nique aux Marches Naturelles; les amis ne m'ont pas oublié, et j'y vais.

— Tu as tort, tu vas te fatiguer.

— Je pars après les autres, et ne resterai là qu'un instant. Mais elle y sera, et je veux la revoir... Je veux la revoir! répéta-t-il, la poitrine soulevée par un sanglot.

— Crois-moi, insistai-je, renonce à cette folie; tu sais que le médecin te recommande d'éviter toute émotion.

— Au diable, le médecin! je ne puis plus vivre ainsi; si cela me tue; tant mieux, ce sera plus tôt fini.

Une voiture l'attendait à la porte; je l'aidai à y monter, et il partit. Hélas! je ne devais plus le revoir.

Des amis me racontèrent ce qui c'était passé.

En arrivant au lieu du pique-nique, Auguste Morier s'était dissimulé autant que possible pour voir sans être vu. Un groupe de jeunes filles qui